

**Legault Roch**

Département d'histoire

Collège militaire royal du Canada

Kingston, Ontario, Canada, K7K 7B4

[Legault-r@rmc.ca](mailto:Legault-r@rmc.ca)

**« Cacher cette surprise que je ne saurais voir ». La surprise dans l'art et la pratique de la guerre au XVIII<sup>e</sup> siècle**

**Résumé.** — Un aperçu de l'idée-action de la surprise, élément fondamental de la pratique du combat, dans l'univers militaire du XVIII<sup>e</sup> siècle, telle qu'elle se présente dans les traités d'art de la guerre au siècle des Lumières. Ceci au moment de l'histoire occidentale où la pratique de la guerre devient formelle et se fixe sous la plume d'une classe sociale qui embrasse de plus en plus les changements. Cette classe porte néanmoins en elle des valeurs et des comportements et donne un sens particulier à la surprise. Elle s'efforce, intellectuellement et moralement, de mettre la surprise hors-jeu sur les champs de bataille parce qu'elle est trop éloignée des idées maitresses de l'époque que sont celles de l'ordre, de la convention et même de la pudeur.

**Mots clés.**— Histoire, guerre, pensée stratégique, tactiques, XVIII<sup>e</sup> siècle, Roche Legault, *Les Cahiers d'AGORA*

**Cover Up that Surprise, Which I Can't Endure to Look On. The Idea and Usage of Surprise in the Eighteenth-Century Warfare**

**Abstract.**— This article proposes a brief look at the idea of surprise, a fundamental component in warfighting, in the Eighteenth Century, as exposed in the military strategy treatises of the *siècle des Lumières*. At the time, the Western World was standardizing its practice of war and a social class which embraced more and more changes, was fixing it on paper. But, this class was the bearer of values and behaviours and gave a particular definition to the concept of surprise. It sought, intellectually and morally to put the surprise off limits on the battlefield, because it was

too remote from the dominant ideas of their time: order, convention and even prudishness.

**Keywords.**— History, war, strategic thoughts, tactics, 18th century, Roch Legault, *Les Cahiers d'AGORA*

Le piège dans l'histoire, du moins pour ce qui est de l'histoire de la guerre, est un thème qui semble universel. Surprendre l'ennemi en lui tendant un piège dont il ne saura pas s'extirper, le tromper sur ses intentions, se cacher et ruser en toutes circonstances décrivent le combat. L'historien populaire français Daniel Appriou, auteur d'un des rares ouvrages sur le sujet, intitulé *De la ruse et du stratagème*, rapporte que le général britannique Colin Gubbins, le chef du *Special Operations Executive* durant la Seconde Guerre mondiale, a justifié ses méthodes de combat de la façon suivante : « Celui qui triomphe de son ennemi par tromperie est aussi digne d'éloges que celui qui le fait par la force<sup>1</sup> ». Ses critiques défendaient une orthodoxie, une supposée façon occidentale « correcte » de faire la guerre. À la même époque le général en chef des forces armées impériales, sir Allan Brook, confiait à plusieurs occasions à son premier ministre, Winston Churchill, ses inquiétudes et sa méfiance au sujet de ces militaires dont il estimait échapper à son contrôle et qui combattaient dans l'ombre. Ces forces spéciales et leurs actions militaires plaisaient pourtant à Churchill sans qu'il l'avoue politiquement et publiquement.

Cette réaction viscérale des généraux britanniques de la Seconde Guerre est compréhensible car la pratique de la guerre en Occident s'est, depuis l'Antiquité gréco-romaine<sup>2</sup>, cristallisée autour de la bataille rangée, une sorte de charge frontale, brutale, directe et, par-dessus tout, prévisible. La ruse, toutefois, fruit de l'intelligence de l'homme, même au moment où il délaisse son humanité et se fait bête combattante, a subsisté dans la pratique de la guerre. La ruse brise les scénarios de combat entendus en créant la surprise, considérée alors comme une action perfide ou géniale selon les camps. Pour produire la surprise, le secret, le guet, le piège, l'espionnage, le renseignement sont tous entrées dans les pratiques du combat parvenues jusqu'à nous et dont nous avons hérité.

Ce qui nous intéresse ici — vu que le concept semble en effet la reine des actions du combat moins honorable —, c'est la surprise dans l'univers militaire du XVIII<sup>e</sup> siècle. Comment cette idée-action, universellement fondamentale à la pratique du combat, se présente-t-elle dans les traités d'art de la guerre au siècle des Lumières ? Ceci au moment de l'histoire occidentale où

---

<sup>1</sup> APPRIOU Daniel, *Ruses et stratagèmes de l'histoire*, Paris, Acropole, 2007, p. 14.

<sup>2</sup> C'est la thèse de Victor DAVIS HANSON, *Le Modèle occidental de la guerre : La bataille d'infanterie dans la Grèce classique*, Paris, Éditions Tallandier, 2007.

la pratique de la guerre devient formelle et se fixe sous la plume d'une classe sociale qui embrasse de plus en plus les changements. Cette classe porte néanmoins en elle, comme toute autre classe sociale, un univers de projets, de concepts, de préjugés, de valeurs et de comportements. Le roman de Choderlos de Laclos illustre le mieux ce monde perdu des jeux de coulisse, des secrets et des trahisons. Au sujet de la pratique guerrière, cette élite sociale donne un sens particulier ou même passe généralement sous silence la surprise, une pratique de combat dont on sait pourtant courante à l'époque tout comme aujourd'hui, et s'efforce même, intellectuellement et moralement, de la mettre hors-jeu sur les champs de bataille.

Pour soutenir notre hypothèse, nous nous aidons de certains passages des livres des penseurs de la stratégie militaire, nous avons recours à quelques historiens qui les ont interprétés et nous jetons un coup d'œil sur la pratique véritable de la guerre de l'époque sur le théâtre nord-américain. Ce dernier est celui que nous connaissons le mieux pour y avoir mené nos travaux précédents. Il nous est aussi utile ici car il est un exemple du succès des armes de la France pratiquant la guerre de la surprise, du raid et des pièges tendus à répétition contre l'ennemi, avec la collaboration de l'allié amérindien.

Dans le siècle des conventions, écrit l'historien français Stéphane Genêt<sup>3</sup>, les seuls facteurs du nombre, de la qualité du commandement et de la surprise<sup>4</sup> départagent le vainqueur du vaincu. Cependant, une précision importante doit être faite à propos de cette analyse. Si les auteurs de la pensée stratégique occidentale du XVIII<sup>e</sup> siècle prennent en considération la surprise et le secret, aucun de ces concepts ne peut pour autant réclamer une place de première importance dans la pensée des militaires savants. Ce duo conceptuel ne compte pas parmi les valeurs du combat mises de l'avant par les traités de stratégie les plus importants de l'époque, même si cela ne signifie pas qu'il soit absent de la pratique guerrière du siècle. En revanche, si la surprise occupe si peu de place, elle se devine partout en filigrane ! Le général compétent et renseigné sur son art ne peut pas se laisser surprendre. Ainsi, tous les grands esprits militaires du siècle semblent diriger leurs efforts pour atteindre la chimère appelée « combat prévisible ». Sans

---

<sup>3</sup> GENÊT Stéphane, « Espions d'armée et enseignement opérationnel (1740-1763) », in FONCK Bertrand et GENET-ROUFFIAC Nathalie (dir.), *Combattre et gouverner. Dynamiques de l'histoire militaire de l'époque moderne (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes et le Service historique de La Défense, 2015, p. 163.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 158.

en parler dans un chapitre particulier, sans l'annoncer dans l'avant-propos ou dans l'introduction, l'exercice intellectuel de la grande majorité des écrivains militaires du XVIII<sup>e</sup> siècle consiste à éviter la surprise sous toutes ses formes : dans le camp, en marche, lors d'un siège ou de manœuvres sur le champ de bataille. Se faire surprendre devient l'ultime condamnation trahissant le peu d'adresse, le manque d'instruction, l'absence de méthode, bref l'incompétence d'un chef de guerre. La surprise annonce la défaite, pas seulement l'évidente, celle du champ de bataille, mais aussi celle qui a lieu dans les milieux informés, à l'arrière, à la cour même, de retour de campagne. Elle peut être sans appel en ruinant carrière et réputation.

La surprise ne peut pas être mise de l'avant dans la pratique de la guerre en Occident au XVIII<sup>e</sup> siècle pour une raison qui relève des mentalités d'Ancien Régime<sup>5</sup>. C'est qu'il y a peu ou pas de mérite, reconnu à la cour, d'employer la surprise ou la ruse et certainement avouer l'utiliser. La surprise ou le guet-apens apparaissent alors, contraire aux règles de la guerre, à la droiture et au courage comme l'estime l'historien Lucien Bély<sup>6</sup>. En d'autres termes, un général ne peut faire de la surprise sa marque de commerce sur laquelle établir son mérite particulier aux dépens des autres prétendants à la course aux promotions et aux charges.

Quoi de plus significatif à cet égard que les écrits d'Antoine de Pas, marquis de Feuquières, dont le secret n'est pas un objet de connaissance bien traité ou bien disséqué dans ses mémoires publiés en 1736. L'auteur et lieutenant général dans l'armée du roi de France y consacre quelques pages dans le tome 2, au chapitre 52, mais c'est pour immédiatement les édulcorer avec la diligence : « C'est une maxime incontestablement vraie, que du secret et de la diligence fait le bonheur de toutes les entreprises<sup>7</sup> », écrit-il. En outre, Feuquières soutient que le secret de guerre, surtout dans le cas de guerre d'agression, ne doit être partagé que par ceux qui sont responsables du plan de guerre et par les généraux qui les mettront à exécution. La majeure partie du chapitre se contente d'évaluer la compétence de certains ministres de la guerre à conserver les secrets du plan de guerre. Ainsi, chez Feuquières, si le secret existe au cours de la

---

<sup>5</sup> Nous voulons employer ici le terme « mentalité » sans l'accompagner de son imposant bagage historiographique.

<sup>6</sup> BÉLY Lucien, « Secret et espionnage militaire au temps de Louis XIV », *Revue historique des armées* [En ligne], 263 | 2011, mis en ligne le 06 mai 2011, consulté le 30 janvier 2018. URL : <http://journals.openedition.org/rha/7203>.

<sup>7</sup> *Mémoires de M. Le marquis de Feuquières, Lieutenant général des armées du roi; Contenant ses Maximes sur la Guerre, et l'application des Exemples aux Maximes*, Londres, chez Pierre Dunoyer, 1736, tome 2, p. 135.

conduite de la guerre, son importance véritable se situe plutôt en aval, à l'intersection du politique et du militaire.

Feuquières explique mieux que tous quand même la surprise au combat, dans l'art tactique et opérationnel dans ses *Mémoires sur la guerre*, si consultées au siècle des Lumières<sup>8</sup>. Dans le troisième tome de son ouvrage (qui en compte quatre, au final), il y consacre l'essentiel de son propos avant de lentement mais sûrement le délaissier afin de tenter de démontrer l'incompétence de quelques-uns de ses ennemis. Dans cette démonstration empirique méritante de la surprise, le guet-apens, le coup fourré, le mensonge et la tromperie cèdent la place à la réflexion, à la méthode, à une préparation : « Ce que l'on peut dire en général, est que celui qui a le plus d'esprit et de vues, est celui qui embrasse mieux que tout son projet; qui prévoit mieux tous les petits obstacles... qui est le plus vif dans le moment de l'expédition, parce qu'il avait tout prévu, et qu'il est le plus précautionné dans la retraite<sup>9</sup> ». L'idée de la surprise qui encadre le propos de l'auteur dans les pages qui suivent se retrouve encore dans les sous-titres que sont les dans la surprise des places, des postes, du ravitaillement, des passages. Toutefois, elle s'évanouit doucement au fil de l'ouvrage pour faire place aux combats réguliers, ceux réalisés avec planification, ordre et force. Les hommes qui dérogent des pratiques de guerre ainsi établies par Feuquières sont des incompetents dans la pratique de l'art de la guerre. Comme ce colonel ennemi à Kreilsheim en 1688, qui a été assez imbécile pour sortir de sa place bien défendue pour aller parlementer avec le marquis sans demander au préalable qu'il puisse regagner son camp après l'entretien. Feuquières le capture et remporte la victoire. Sous la plume de l'auteur, cet épisode est décrite avec naturel et nous fait aussi découvrir une limite supplémentaire à l'utilisation de la surprise, celle de l'honneur : «... quand il est nécessaire de se rendre maître d'un poste, toutes sortes de moyens y doivent y être employés, pourvu qu'ils ne déshonorent pas celui qui les emploient, comme l'aurait dans cette occasion le manque de parole à ce colonel, s'il me l'avait demandé<sup>10</sup> ».

---

<sup>8</sup> L'ouvrage connaît 5 éditions, dont l'une en anglais. L'auteur de traités militaires Turpin de Crissé estime particulièrement ce penseur. Voir Bernard PENISSON, *Histoire de la pensée stratégique. De Sun Zi au nucléaire*, Paris, Ellipses, 2013, p. 129.

<sup>9</sup> Marquis de Feuquières, *Mémoires de M. Le marquis de Feuquières, Lieutenant général des armées du roi; Contenant ses Maximes sur la Guerre, et l'application des Exemples aux Maximes*, Londres, chez Pierre Dunoyer, 1736, tome 3, p. 4-5.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 41.

D'autres que lui ont fait des allusions plus ou moins convaincantes à la surprise et au secret. Maurice de Saxe, chef de guerre renommé d'origine allemande au service de la France, est l'un de ces auteurs. Il écrit : « On ne saurait faire trop d'attention aux espions et aux guides<sup>11</sup> » au chapitre qu'il leur consacre dans *Mes Rêveries* paru en 1757. Mais cette insistance n'est qu'apparente puisqu'il ne consacre que deux paragraphes au sujet dans tout son ouvrage. Au-delà des considérations générales qu'ils couchent sur papier et aussi banales que les espions doivent être choisis intelligent et fidèle, et d'en avoir partout, le maréchal a visiblement peu réfléchi à la question. Un autre passage des *Rêveries* recommande l'observation et la surveillance attentive et méthodique de l'ennemi. Les cuisines, le reflet de la lumière sur les armes ennemies, la poussière soulevée et les rassemblements de badauds en sont des exemples. Ce sont ces observations qui peuvent trahir le nombre et le mouvement de l'armée adverse<sup>12</sup>. Nous demeurons quand même loin d'une surveillance érigée en composante essentielle d'un système de guerre afin de se prémunir ou d'utiliser la surprise. Le général, roi et philosophe Frédéric le Grand estime, quant à lui, que le secret est une vertu primordiale pour la politique aussi bien que pour l'art de la guerre. Mais Frédéric aborde le sujet de la guerre en quelques lignes seulement. Ses écrits portent bien davantage sur la nature du politique et non sur l'art de la guerre dans ses réflexions sur le secret<sup>13</sup>. Le marquis Jacques-François de Chastenet de Puységur, sans doute le penseur de la stratégie occidentale le plus sous-estimé aujourd'hui, recommande fréquemment, dans les textes qui nous sont parvenus, de prendre grand soin de la planification de la stratégie et des opérations en vue d'une campagne. Cette prévoyance recommandée « pour bien juger de la disposition nécessaire à la sûreté des marches des armées<sup>14</sup> », révèle, selon nous, qu'il a conscience de la réalité de la surprise dans la guerre. Cette conscience ne l'amène pas, pour autant, à discourir sur l'objet intellectuel de la surprise dans les deux tomes qui constituent son

---

<sup>11</sup> *Mes rêveries. Ouvrage posthume de Maurice comte de Saxe, duc de Curlande et de Sémigalle, maréchal général des armées de Sa Majesté très Chrétienne*, Amsterdam et Leipzig, 1757, tome second, p. 136.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 138-141.

<sup>13</sup> Frédéric II écrit « Le secret est une vertu essentielle pour la politique aussi bien que pour l'art de la guerre. » *Œuvres de Frédéric le Grand*; 9, *Exposé du gouvernement Prussien*, Bibliothèque universitaire de Trèves, Éditions Œuvres 1846 - in 8°, Werke 1913 (en allemand), en ligne, <http://friedrich.uni-trier.de/fr/oeuvres/9/217/text/>:

<sup>14</sup> CHASTENET DE PUYSEGUR Jacques-François de, *Art de la guerre par principes et par règles*, Paris, 1748, volume 1, p. xv.

traité de 1748.

Joly de Maizeroi, dans son cours de tactique de 1766, dont il souligne qu'il sera théorique, pratique et historique ont pour but de montrer, entre autres aspects de la science militaire, de multiples exemples de batailles, et comment les mener. La question de la surprise est encore étonnamment discrète jusqu'au livre second, sous le titre « Des embuscades de bataille<sup>15</sup> ». Maizeroi emploie même le mot « piège » pour cette partie de son ouvrage. Pour illustrer cependant cette manière de faire la guerre, il utilise l'exemple de la bataille et du siège d'Ascalon, perdu par les Occidentaux aux mains des Sarrasins. Maizeroi, comme d'autres stratèges des Lumières, reconnaît l'utilisation de la surprise chez autrui. Il émet ainsi l'hypothèse suivante : « Les Orientaux peu versés dans la Tactique sont peut-être de tous les peuples, ceux qui entendent mieux l'art de dresser des stratagèmes<sup>16</sup> ». Il poursuit avec la considération suivante, qui ressemble à celle qui sera colportée bien longtemps par les amateurs d'histoire militaire : « Le François est plus aisé qu'aucun autre à tomber dans ces sortes de pièges ; ardent, impétueux, ennemi de toutes précautions, il va droit à son objet sans soupçonner l'ennemi, il n'est capable d'aucun détour<sup>17</sup> ». Maizeroi a pourtant bien étudié le monde antique et celui de leurs stratagèmes dans la guerre indirecte. Un historien de Maizeroy, Alexandre David, estime que le combattant-penseur fait plutôt « l'apologie de la guerre réglée<sup>18</sup> » dans son ouvrage consacré au sujet en 1765 qu'il intitule *Traité des stratagèmes permis<sup>19</sup> à la guerre<sup>20</sup>*.

Les écrits de Raimondo Montecuccoli méritent aussi un bref regard de notre part à propos de son opinion en la matière. Bien qu'ils appartiennent au XVII<sup>e</sup> siècle, et que son auteur ne figure pas parmi les serviteurs des armées des rois de France, son ascendant sur la réflexion des penseurs du XVIII<sup>e</sup> siècle est indiscutable. L'historien Jean-Michel Thiriet remarque d'ailleurs à

---

<sup>15</sup> MAIZEROI Joly de, Lieutenant-colonel d'infanterie, *Cours de tactique théorique pratique et historique. Qui applique les exemples aux préceptes, développe les maximes des plus habiles Généraux, et rapporte les faits les plus intéressants et les plus utiles ; avec les descriptions de plusieurs batailles anciennes*, Nancy et Paris, 1766, tome 2, p. 77.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 77-78.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>18</sup> « “L'interprète des plus grands maîtres”, Paul-Gédéon Joly de Maizeroy, l'inventeur de la stratégie », in *Stratégie*, numéro 99, volume 1, 2010, p. 65. <https://www.cairn.info/revue-strategie-2010-1-page-63.htm>.

<sup>19</sup> Le soulignement est de nous.

<sup>20</sup> Ouvrage publié à Metz.

son sujet que Voltaire admirait cet ennemi de la France et le comparait à Turenne<sup>21</sup>. La traduction française de ses mémoires est publiée en 1752. Montecuccoli débute son livre second, intitulé « Maximes appliquées à la guerre qu'on peut faire contre le Turc en Hongrie », avec un message qu'il juge sans doute le plus essentiel pour ses lecteurs. Ce message décrit clairement l'ambition du siècle des Lumières guerrier : « Les peuples barbares mettent leur principal avantage dans le grand nombre et dans la fureur ; les milices bien disciplinées le mettent dans la valeur et le bon ordre<sup>22</sup> ». Même constat chez les Jésuites d'alors, qui condamnaient la Chine pour ses mœurs politiques et sa pratique de la guerre : « On y évite la guerre directe, on y ment et dissimule beaucoup<sup>23</sup> ». En clair, le militaire de l'Occident est un homme droit, franc et honnête. La surprise et le piège au combat appartiennent à l'étranger, ce fourbe.

Ce tour d'horizon, bien trop rapide par ailleurs, ne peut trouver meilleure conclusion que chez Antoine de Guibert dans son traité le plus fameux : « Chez les nations sans discipline et sans Lumières, la cavalerie est l'arme la plus prisée. L'embuscade, le raid, la reconnaissance du territoire ennemi deviennent des atouts pour eux, mais cette forme de guerre n'est pas celle des nations civilisées<sup>24</sup> ».

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la surprise n'appartient pas, dans sa dimension spatiale, à la pensée de la guerre de l'Occident, comme nous venons de le voir. Elle semble relativement étrangère aussi aux esprits éclairés dans sa dimension temporelle. Les modèles et les exemples tirés de l'histoire sont peu nombreux. Comme on le sait, ces esprits se laissent encore guider par les Anciens pour parfaire le meilleur système de guerre au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>25</sup>. Pourtant, ils ne s'empressent pas de

---

<sup>21</sup> Jean-Michel THIRIET, « Montecuccoli, humaniste, tacticien et stratège » in Bruno COLSON et Hervé COUTEAU-BEGARIE (dir.), *Pensée stratégique et humanisme. De la tactique des Anciens à l'éthique de la stratégie*, Paris, Economica, 2000, p. 73.

<sup>22</sup> MONTECUCCOLI Raimondo, *Mémoires de Montecuculi, ... divisez en trois livres (Nouvelle édition) / : I. De l'Art militaire ; II. De la Guerre contre le Turc ; III. Relation de la campagne de 1664*, Amsterdam, Wetstein, 1752. Traduit par Jacques Adam, p. 207.

<sup>23</sup> FLICHY Thomas, *Stratégies chinoises, regard des Jésuites*, Economica, 2012, p. 59 à 62.

<sup>24</sup> GUIBERT Jacques-Antoine-Hippolyte, comte de, *Essai général de tactique, Précédé d'un discours sur l'état actuel de la politique & de la science militaire en Europe ; avec le plan d'un ouvrage intitulé : La France politique et militaire*, Londres, 1772, Tome premier, p. 253.

<sup>25</sup> Il ne fait pas de doute que la pensée militaire occidentale du XVIII<sup>e</sup> siècle n'ignore pas le stratagème aux sens où l'entendent les Anciens. Le catalogue de la bibliothèque du dépôt de la guerre du Ministère français de la guerre en donne un aperçu. Les premiers livres répertoriés du catalogue porte presque tous le titre de stratagème. – Ministère de la guerre, *Catalogue de la Bibliothèque du Dépôt de la guerre*, volume 1, Paris, 1872, Imprimerie nationale.

repandre l'ultime exemple de la surprise et du secret issu de l'Antiquité : le stratagème du cheval de Troie. Ils semblent tous suivre le chemin tracé par Dante, qui condamnait la ruse sans appel dans l'*Enfer* de sa *Divine Comédie* :

« Cette flamme, ineffable supplice,  
Enferme dans son sein Diomède avec Ulysse,  
Unis dans le forfait, unis dans le tourment.  
Perfides tous les deux, ils payent dans la flamme  
Leur fourbe, et ce cheval qui, funeste à Pergame,  
Fut du monde romain le premier fondement<sup>26</sup>. »

Quant à *L'Encyclopédie*, à l'article « Ruses militaires », elle vante les mérites de la ruse qui « est plutôt une science [qu'un art], car l'art de tromper finement à la guerre, peut être très aisément réduit en principes et en méthode<sup>27</sup> ». Guillaume Le Blond, auteur de l'article, nous explique comment les esprits éclairés qui s'adonnent à la guerre pourront arriver à produire une surprise efficace. Il propose de codifier les ruses et de les fixer au firmament du savoir en les faisant connaître de tous. En un mot, Le Blond ne rend-t-il pas la surprise ... prévisible?

Toujours dans la même entreprise fondamentale de l'histoire intellectuelle occidentale, Denis Diderot paraphrase à souhait Folard, puisqu'il est sans doute incapable de discourir savamment sur le sujet de son article la « Surprise » sans aide, remarque que « les ruses et les surprises doivent être la ressource des faibles<sup>28</sup> ». Et de poursuivre, en reprenant les critiques de compétence et de morale contre certains chefs militaires, « que si l'on considère toutes les règles et les préceptes [notons ici la même contradiction que celle commise par Leblond] que prescrit la science militaire pour se garantir des surprises, il paroîtra que rien ne doit être plus difficile que la réussite de ces sortes d'entreprises » et, au contraire, que « les surprises conduites avec art et

---

<sup>26</sup> DANTE, Louis Ratisbonne (traducteur), *La Divine comédie*, l'enfer, livres xxvi, Paris, Michel Lévy frères, 1870. Consulté en ligne, <http://remacl.org/bloodwolf/italiens/dante/enfer6.htm>.

<sup>27</sup> LE BLOND Guillaume, « Ruses militaires », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences des lettres et des métiers*, Paris, 1765, Tome 14, p. 440-441.

<sup>28</sup> DIDEROT Denis, « Surprise », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences des lettres et des métiers*, Paris, 1765, Tome 15, p. 694.

intelligence peuvent réussir dans bien des circonstances. » Vient tout de suite après cette phrase assassine : « Surtout vis-à-vis des généraux bornés ou présomptueux<sup>29</sup> ». Sans être expérimentés dans les combats et experts du champ de bataille, les philosophes Le Blond et Diderot tracent également, par la plume, les contours de l'entreprise intellectuelle des Lumières sur l'art de la guerre.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle en vient aussi à transfigurer l'ancien duel remporté par Jarnac, il ne faut pas l'oublier, pour en faire un coup déloyal. La surprise et la ruse n'ont définitivement plus « la cote ». La surprise devient peu à peu un attribut de l'étranger taxé de non civilisé, et l'on peut être sa victime bien plus facilement que de récolter les mérites de son utilisation. La surprise se résume à une action prescrite ayant pour seul modèle, ou presque, Hannibal<sup>30</sup>.

Au registre de la guerre réellement pratiquée et observée de la surprise du XVIII<sup>e</sup> siècle en Occident se retrouve principalement sous deux formes : la guerre de débarquement et la guerre de partisans. Cette dernière, que les Lumières ont d'ailleurs du mal à qualifier, tantôt guerre de partis, tantôt guerre de partisans, de détails, de capitaines ; une guerre « petite », qui semble méprisable, ou en tout le cas secondaire en comparaison de la grande guerre, celle qui relève de la grande tactique<sup>31</sup>. En fait, le terme « comparaison » est sans doute mal choisi tant ces types d'affrontements ne sont pas à rapporter sur la même échelle de moyens et de morale. Le maréchal De Saxe affirme que la cavalerie excelle dans la petite guerre, du moment que les membres du parti ne sont pas plus nombreux qu'une cinquantaine de montures. On en est presque à parler de brigandage.

La manière de faire la guerre avec des troupes légères au service des souverains de l'Europe débouche, intellectuellement, sur un cul-de-sac avec *L'essai général de tactique*. En effet, Guibert condamne sans appel les apôtres du recours aux troupes légères et des petits combats qu'elles entraînent :

---

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 694.

<sup>30</sup> Dont fait mention l'article de Diderot déjà cité et qui guidera l'état-major allemand jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>31</sup> Voir à ce sujet le beau compte rendu de lecture réalisé par Jean-Pierre Bois « Sandrine Picaud-Monnerat, La petite guerre au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Revue historique des armées* [En ligne], 263 | 2011, mis en ligne le 9 mai 2011, consulté le 30 janvier 2018. URL : <http://journals.openedition.org/rha/7237>.

« ... à les entendre, que ces corps [de troupes légères] soient l'école de la guerre, que ce soient qu'eux qui la fassent ou la doivent faire : étrange prévention, que celle qui peut confondre ainsi la pratique de manier quelques troupes, d'éclairer un pays, de faire quelques expéditions hardies, d'engager et de conduire un petit combat, avec la science immense et plus qu'humaine de remuer une armée, de donner une bataille, de créer et de diriger le plan d'une campagne, prévention dont les suites pourront former quelques bons lieutenants, de généraux, mais certainement jamais des hommes du premier genre comme les Turenne et les Luxembourg<sup>32</sup>. »

L'un des succès les plus retentissants de Guibert sur la pensée de la conduite de la guerre sera de démontrer et d'exprimer clairement son ambition « de créer un système de guerre qui rende les troupes légères peu nécessaires<sup>33</sup> ».

Daniel Appriou, dans son ouvrage déjà cité, rapporte les 28 cas de surprise militaire les plus réputés de l'histoire. Un seul, un affrontement naval, est décrit pour le siècle des Lumières. Le moins que l'on puisse dire, c'est que la surprise n'est pas reconnue pour avoir défrayé les annales de la guerre au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Dans l'épisode américain de la guerre de Sept Ans, c'est-à-dire au moment sombre pour les armes françaises du début de 1759, le ministre de la Guerre donne ses célèbres instructions au marquis de Montcalm en passant sous silence la stratégie des coups de main, les pièges, les guet-apens, qui avaient si bien servi la colonie de la Nouvelle-France et favorisé la montée et l'emprise du groupe d'officiers détachés de la Marine sur la colonie. La vaste majorité des historiens québécois et canadiens y ont vu un rejet de la tactique mis de l'avant par le gouverneur Vaudreuil. En fait, il ne pouvait en être autrement, il ne s'agissait pas d'un choix possible. Un maréchal de France, en l'occurrence le duc de Belle-Isle, pouvait-il recommander l'emploi de la surprise comme stratégie de guerre ? Tout au plus offre-t-il à Montcalm la reconnaissance de ses exploits de l'an 1758 en lui octroyant une promotion. Mais surtout, il lui suggère d'utiliser, pour honorer les instructions stratégiques qui lui sont confiées, d'avoir recours à sa sagesse, à son

---

<sup>32</sup> GUIBERT Jacques-Antoine-Hippolyte comte de Guibert, *Essai général de tactique, Précédé d'un discours sur l'état actuel de la politique & de la science militaire en Europe ; avec le plan d'un ouvrage intitulé : La France politique et militaire*, Londres, 1772, p. 327.

<sup>33</sup> Jacques-Antoine-Hippolyte comte de Guibert, *Essai général de tactique, Précédé d'un discours sur l'état actuel de la politique & de la science militaire en Europe ; avec le plan d'un ouvrage intitulé : La France politique et militaire*, Londres, 1772. Il s'agit de l'intitulé du chapitre 2, Des troupes légères, p. 328.

courage et à la valeur de ses troupes<sup>34</sup>. À notre avis, l'essence de la missive du ministre sur la conduite à donner à la suite de la guerre s'accorde avec les épithètes « jugement » et « prudence » face à l'adversité et non pas avec témérité, ruse, surprise et audace.

L'histoire militaire du Canada, au temps de son appartenance à la France des Lumières, est profondément marquée par l'une de ces fameuses surprises. La perte catastrophique de Québec en 1759 pour les armes françaises, qui entraîne la chute de la Nouvelle-France l'année suivante, est causée par le débarquement rapide et efficace des soldats du général James Wolfe avec l'aide de l'amiral Saunders de la Royal Navy. Au matin du 13 septembre 1759, les Britanniques réussissent à percer le dispositif de défense mis en place par Montcalm par une brillante manœuvre conjointe de la flotte et de l'armée. Les illustrations, dessins et cartes de l'épisode final de la bataille de Québec sur les plaines d'Abraham, avec leurs petits rectangles, ont été vus par nous tous, et ont imprégné assurément nos mémoires. L'élément qui a permis la victoire n'est toutefois pas nécessairement au centre de ces représentations car les cours française et anglaise ont voulu travestir l'affrontement de leurs forces armées en bataille rangée plutôt qu'un débarquement nécessairement compliqué et confus, nommée depuis « bataille » des plaines d'Abraham. Les souverains et leur cour ne pouvaient pas concevoir un affrontement avec autant de conséquences autrement que comme une bataille réalisée selon les règles de l'art militaire et non comme le résultat d'un coup fourré. Thomas More Molyneux, prophète et théoricien anglais du débarquement de cette période, du combat de l'imprévu, de la recherche du déséquilibre du plus imposant combattant du champ de bataille et de la surprise s'est évertué à exposer et expliquer de ce type d'affrontement. Toutefois, il n'a jamais pu gagner l'adhésion de ses savants pairs à ce type de guerre et se faire entendre sur les tribunes du reste de l'Europe. Et cela en dépit de sa rigueur intellectuelle et de ses connaissances techniques de la pratique du combat démontrées dans son ouvrage<sup>35</sup>.

La guerre de débarquement est pourtant pratiquée assez fréquemment par les troupes de sa majesté britannique aux quatre coins du monde. À Québec, le secret de la manœuvre a prévalu, et les actions de diversion ont porté fruit. On a trompé la vigilance des troupes

---

<sup>34</sup> Versailles, 19 février 1759, duc de Belle-Isle au marquis de Montcalm. *Collection des manuscrits du Maréchal de Lévis*, tome 3, Lettres de la cour de Versailles, Montréal, C.O. Beauchemin et fils, 1889, p. 182.

<sup>35</sup> MOLYNEUX Thomas More, *Conjunct expeditions; or, Expeditions that have been carried on jointly by the fleet and army. With a commentary on a littoral war*, Londres, R. & J. Dodsley, 1759.

françaises, comme l'exprime mieux que toute cette lettre du gouverneur et général, le marquis de Vaudreuil, au chevalier de Lévis dans la nuit cruciale du 12 au 13 septembre 1759. Il écrit : « Les vaisseaux anglois ... montent et redescendent presque en même temps, ce qui prouve qu'ils n'ont pas un objet bien déterminé<sup>36</sup> ». Il s'étonne des mouvements de la flotte ennemie et ne comprend pas ce qui se déroule sous ses yeux. Tout au plus croit-il qu'il pourrait s'agir des préparatifs de la levée du siège naval et du retour de la flotte anglaise à ses ports d'attache. Pourtant, les troupes d'infanterie ennemies sont à la veille de donner l'assaut. La lettre du gouverneur du lendemain, le 13, qu'il adresse de nouveau à Lévis s'ouvre sur ces lignes « Nous venons d'avoir une très malheureuse affaire ». Vaudreuil a été victime de la plus totale des surprises. Il est bien conscient qu'il ne peut avouer, ou s'avouer à lui-même, s'être fait surprendre. C'est pourquoi il tente de se disculper des fautes commises, à chaud, dans deux passages coupables d'une honnêteté approximative dans cette même et fameuse missive. D'abord, il souligne que Vergor, un officier qui montait la garde à l'endroit du débarquement de l'Anse-au-Foulon, s'est fait surprendre et Vaudreuil rejette ainsi la faute grossière sur un subalterne. Ensuite, il formule cette défense mal inspirée de la situation : « Quoique l'ennemi nous eût prévenus, sa position était critique<sup>37</sup> ». Cette dernière phrase cache mal que l'ennemi a pu faire le choix d'une position de bataille avantageuse et gagner l'initiative en surprenant le camp français. Cette maladresse opérationnelle ruinera bien sûr toute sa crédibilité de chef de guerre aux yeux de l'entourage du roi. Quant à Montcalm, sa mort sur le champ de bataille lui épargne l'opprobre. Quant à Lévis, il a tiré les leçons de 1759 et écrit, à Paris : « Je prends toutes les précautions nécessaires pour éviter toute surprise et terminer cette campagne aussi heureusement que nous l'avons commencé<sup>38</sup> ».

En dépit des autres succès notables de la tactique britannique développée lors de la guerre de Sept Ans par la perfide Angleterre ou Albion, pour reprendre l'opinion de Bossuet et de la révolution française, les opérations amphibies continueront d'avoir « mauvaise presse ». Outre leurs difficultés logistiques, elles sont questionnables sur le plan de l'honneur et de la gloire

---

<sup>36</sup> *Collection des manuscrits du maréchal de Lévis*, Lettres du marquis de Vaudreuil, tome 8, Montréal, C.O. Beauchemin et fils, 1889, p. 105.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 107.

<sup>38</sup> *Collection des manuscrits du maréchal de Lévis*, tome 2, Lettres du chevalier de Lévis, Montréal, C.O. Beauchemin et fils, 1889, p. 104.

puisque leur pratique peut être facilement liée à la piraterie et aux corsaires. Les emplois de la surprise à des hauteurs quasi stratégiques... continueront de répugner. La chute de Québec expliquée par une bataille rangée, menée avec aplomb des deux côtés, racontait désormais l'histoire du fair-play britannique et sauvait aussi la gloire des armes françaises qui ne s'étaient pas laissées surprendre. Si elles avaient pêché, ce n'était plus que par un excès d'audace dans la bataille elle-même, un tort qui n'en était pas vraiment un.

## **Conclusion**

Les auteurs des traités militaires du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont nous avons présenté ici un bien trop bref aperçu, suggèrent cette prise de conscience par le chef de guerre, à savoir que la surprise ne constitue pas une méthode sans risque. Elle est en fait devenue un de ses ennemis les plus redoutables au succès de sa carrière. En revanche, l'esprit des auteurs ne se limite pas à la théoriser, ni à encourager son emploi. La surprise reste cachée, non par la nécessité de sa réalisation, mais par une sorte de pudeur. Dans la recherche de l'ordre et de la convention, ainsi que par la condamnation morale de l'Orient, les chefs de guerre qui réfléchissent à la pratique de la guerre ne peuvent qu'être tentés de rejeter l'idée d'un combat trop éloigné de ces considérations, fut-ils efficace et pratiqué dans la réalité, comme la guerre amphibie et la guerre de partisans. Ainsi, les combattants appartiennent normalement, comme dans toutes les époques, à un univers moral imposé à l'ensemble des aspects de l'activité humaine. Le siècle des Lumières ne pouvait les conduire à devenir des guerriers de l'ombre.

Ainsi, la surprise ne fait pas partie, d'emblée, de l'héritage du XVIII<sup>e</sup> siècle reçu par les armées conventionnelles contemporaines. Au contraire, la méthode et la rigueur en font. Un officier canadien tirant les leçons de son expérience de la guerre en Afghanistan, en 2006, observe qu'un convoi de ravitaillement quittant la base demandait la même préparation, les mêmes soins, la même routine et les mêmes efforts de son organisation, peu importe la distance qu'il avait à parcourir : 50 mètres ou 500 kilomètres<sup>39</sup>.

Si, aujourd'hui, la surprise est au centre des opérations spéciales, elle le doit peut-être davantage à ses décideurs et aux mœurs politiques de l'Occident qu'à sa véritable tradition militaire. Le

---

<sup>39</sup> CONRAD John, *Ce que dit le tonnerre. Réflexions d'un officier canadien à Kandahar*, Toronto, Dundurn Press, 2009, p. 127-128.

monde gréco-romain, friand du mot stratagème<sup>40</sup>, le considérait quand même sous l'angle des grandes opérations, des hautes manœuvres, de la force, de la puissance et surtout de la discipline

<sup>41</sup> La surprise est aussi sans doute prise des leçons de l'ennemi. Mais que l'on ne s'y méprenne pas, cet ennemi ne réagit pas qu'à sa faiblesse, dans un combat du faible opposé au fort. Il exploite la surprise et le doute car il a la garantie que leur effet sera amplifié par les médias de l'Occident, ces incorrigibles voyeurs.

---

<sup>40</sup> Au parlant du traité intitulé *Stratagème* de l'auteur romain Frontin, l'historien Pierre Laederich écrit « Le stratagème, cela peut être un vaste mouvement que nous qualifierions aujourd'hui de décision stratégique majeure, incluant plusieurs théâtres d'opérations (envoi d'une armée en Afrique pour contraindre les Carthaginois à rappeler Hannibal, I, 3, 8) ou bien un petit rien, un point de détail, mais qui fait toute la différence sur le champ de bataille », - « Stratégie et stratagèmes dans l'Antiquité grecque et romaine » in *Stratégie*, numéros 93-94-95-96, volume 1, p. 102, <https://www.cairn.info/revue-strategie-2009-1-page-89.htm>.

<sup>41</sup> *Ibid*, p.99, 103-104.